

# Cercles de lumière

septembre 2001 – n° 15

## Bosgoed Project Consultants Ltd.

# Une entreprise se fixe des objectifs en s'inspirant des sages

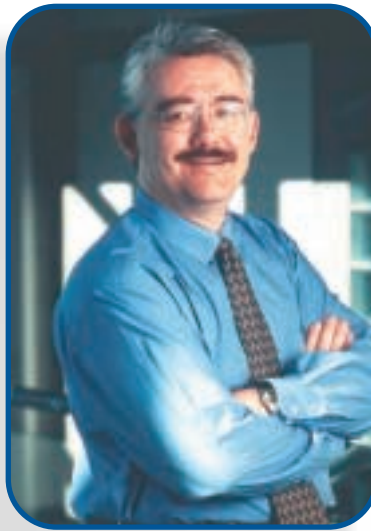
par Raymond Lawrence

**A**spirant à lancer sa propre entreprise, **Gary Bosgoed**, membre de la Première nation de Peepeekisis, s'est démis de sa fonction de directeur dans une firme d'ingénierie. En sautant le pas, il était conscient des risques qu'il courait. Toutefois, ses espoirs reposaient sur le fait qu'on avait demandé qu'une firme d'ingénierie de Premières nations soit établie au sein de la collectivité.

« Je vivais des moments de crainte, admet-il. Étant donné les circonstances, il était tout à fait légitime de remettre en question sa décision ou de se demander si l'on allait réellement se lancer dans une telle aventure. »

Le jeu en valait la chandelle. En effet, Bosgoed Project Consultants Ltd. a établi son siège social à Regina et compte maintenant des bureaux satellites à Saskatoon, Fort Qu'Appelle et La Ronge, en Saskatchewan; à Edmonton et à Calgary, en Alberta; à Vancouver, en Colombie-Britannique; et enfin à Burlington, en Ontario.

M. Bosgoed a vite compris que la souplesse était le mot d'ordre s'il voulait défier la concurrence d'un marché que dominaient les grandes entreprises. Par conséquent, son entreprise n'a jamais cessé d'évoluer. Elle s'est d'abord spécialisée en ingénierie et en gestion de projets. Actuellement, elle participe à toutes les étapes des projets. Elle élabore des plans d'affaires, repère des sources de financement, réalise des travaux d'infrastructure en plus de planifier, de concevoir et d'offrir des services de consultants en gestion dès l'étape préparatoire.



**Gary Bosgoed**, fondateur de Bosgoed Project Consultants Ltd., a participé au lancement de l'Association canadienne autochtone en science et en ingénierie.

Le personnel de Bosgoed Project Consultants Ltd. a acquis de l'expérience en prenant part à une vaste gamme d'activités, allant de l'aménagement de routes, de ponts et de réseaux d'aqueduc à la construction de bureaux, d'écoles, d'hôpitaux, de centres commerciaux et sportifs ainsi que d'appartements. En outre, l'entreprise se spécialise dans la prestation de services de toutes sortes, notamment la planification des immobilisations et de l'utilisation des terrains, l'évaluation environnementale, l'ingénierie des structures, le génie mécanique et l'électrotechnique.

« Si le travail que nous accomplissons exige que nous augmentions nos effectifs, Bosgoed Project Consultants Ltd. convie sur-le-champ les membres de

Premières nations à se rallier à l'équipe », souligne M. Bosgoed. En cas de nécessité, l'entreprise a la possibilité de recourir à une banque de consultants regroupant des ingénieurs, des architectes et des planificateurs.

Gary Bosgoed a fixé ses objectifs en s'inspirant de l'approche des sages : il souhaite laisser en héritage une firme d'ingénierie qui sollicite la participation des membres des Premières nations à tous les points de vue. De plus, il désire donner aux collectivités la chance d'acquérir des connaissances et des compétences tout en veillant à ce qu'elles éprouvent un sentiment d'appartenance à l'égard des activités dont elles assurent la gestion.

En tant que firme de consultation en gestion, l'entreprise de M. Bosgoed prépare des plans d'affaires et cherche du financement pour subventionner les activités de ses clients. « Bien sûr, nous continuons d'offrir des services d'ingénierie. Toutefois, le fait de participer à un

« Une entreprise se fixe... »  
suite à la page 4

## Sciences et génie

Les Autochtones au Canada mettent sur pied des entreprises qui reposent sur leur expertise en sciences et en génie. Œuvrant dans des domaines aussi variés que l'architecture et les sciences forestières, ces entreprises savent intégrer les valeurs autochtones aux services qu'elles offrent et aux pratiques qu'elles adoptent.



## Two Row Architect

# Lorsque le traditionnel s'allie au moderne

par Diane Koven

**B**rian Porter se trouve à la tête de Two Row Architect, le premier bureau d'architectes au Canada à s'être établi au sein d'une Première nation. M. Porter a voyagé un peu partout dans le monde, mais les aléas de la vie et de sa carrière lui ont fait regagner sa terre natale, soit la réserve des Six-Nations de la rivière Grand, près de Brantford, en Ontario.

M. Porter a fréquenté une école secondaire technique à Cayuga, un trajet de 45 minutes en autobus, le long de la rivière Grand. « J'ai d'abord été initié au dessin, dit-il. La pratique de cet art a sans doute éveillé mon intérêt pour l'architecture. » Il a donc poursuivi des études dans ce domaine à l'University of Toronto et a obtenu un baccalauréat en 1987.

En dépit du choc culturel qu'il a éprouvé à son arrivée à Toronto, M. Porter a adoré son expérience universitaire. Sa quatrième année d'études, il l'a poursuivie à Rome et a profité de l'occasion pour entreprendre de longs voyages en Europe et en Amérique du Sud. « Mon désir de me trouver de nouveau dans la réserve des Six-Nations ne s'est jamais estompé, même lorsque j'explorais les quatre coins du globe », confie-t-il.

Après s'être rassasié de voyager à l'étranger, M. Porter a travaillé quelques années dans la fonction publique fédérale, où il a appris à rédiger des propositions, des politiques et des procédures.

Par la suite, il s'est trouvé un emploi au sein d'une entreprise chargée d'offrir des services d'architecture à une clientèle autochtone. En 1992, il s'est associé à des partenaires de l'entreprise et a fondé Two Row Architect. Deux ans plus tard, M. Porter est devenu l'unique propriétaire de la firme d'architecture.

C'est sous l'inspiration de *two-row wampum*, qui signifie « wampum à deux rangs », que l'entreprise a hérité de son nom. On appelait *wampums* les perles tubulaires formées à partir de coquillages dont se servaient traditionnellement les Iroquois qui pratiquaient le tissage afin de créer divers motifs. En plus de tenir lieu de monnaie d'échange, les wampums permettaient d'illustrer des événements importants. Par exemple, la ceinture wampum à deux rangs a acquis, par le passé, une certaine popularité, puisqu'elle évoque l'accord de paix conclu entre la Confédération iroquoise et les colons néerlandais.

« Le nom de l'entreprise convient à divers points de vue, indique M. Porter. En plus d'être esthétique sur le plan graphique, il rappelle la vocation qu'a choisi de suivre notre bureau. Les Premières nations, de Windsor à Montréal, comprennent toute l'émotion qui se dégage du wampum à deux rangs. »

Comme son nom l'indique, Two Row Architect marie l'architecture traditionnelle autochtone et les concepts modernes. « Depuis 1987,



À la tête de Two Row Architect, Brian Porter puise son inspiration dans l'architecture traditionnelle autochtone.

nous nous efforçons de trouver une façon d'incorporer à nos projets de conception certaines des inspirations esthétiques et valeurs culturelles, étant donné que nous construisons des immeubles de l'ère moderne, explique M. Porter. La maison longue, le tipi, l'igloo et autres nourrissent davantage mon imagination que les tendances actuelles. »

La firme compte de nombreuses réalisations à son actif, notamment des plans d'écoles, de centres de santé, de centres communautaires ainsi que d'édifices commerciaux, tels que des restaurants, des commerces de détail et un chalet de golf.

Après seulement quelques années d'existence, elle s'est attiré des clients, dont environ 80 % sont Autochtones. Two Row Architect a également séduit des résidents des municipalités non autochtones avoisinantes.

En élargissant le champ de ses activités, l'entreprise voulait permettre aux collectivités autochtones de participer à la réalisation de leurs propres projets. « Nous recourons aux techniques de gestion de construction pour exécuter la grande majorité de nos activités, commente M. Porter. Ainsi, la main-d'œuvre locale peut accomplir une large part des travaux, peu importe dans quelle collectivité nous nous trouvons. De façon générale, nous confions aux entreprises locales de 40 % à 80 % du travail à réaliser. »

Vous pouvez visiter le site Web de l'entreprise à l'adresse [www.tworow.com](http://www.tworow.com). ★

### En vedette

Bosgoed Project Consultants Ltd. (Saskatchewan) .....	1
Two Row Architect (Ontario) .....	2
Grizzly-Man Resource Management (Colombie-Britannique) .....	3
Annelind Wakegijig (Nord de l'Ontario) .....	4
DrakeGIS & Mapping Ltd. (Colombie-Britannique) .....	5
Ayshkum Engineering Inc. (Manitoba) .....	6
Stanley Vollant (Québec) .....	7
Première nation d'Eel River Bar (Nouveau-Brunswick) .....	8
Lee Wilson, métis (Manitoba) .....	Portrait

# Guidé par ses objectifs, un conseiller en foresterie atteint de nouveaux sommets

par Ruth McVeigh

**F**ondateur et propriétaire de Grizzly-Man Resource Management, **Lennard Joe** est un forestier professionnel qui se laisse guider par ses objectifs depuis qu'il est enfant. Il est issu d'une famille laborieuse, son père, **Percy Joe**, et son grand-père, **Anthony Joe**, s'étant succédé à la tête de la Première nation de Shackan, établie en Colombie-Britannique.

Son expérience à titre de superviseur en foresterie pour la firme Weyerhaeuser lui a ouvert les yeux sur son avenir : il aspirait à devenir expert-conseil. À l'hiver de 1999, cette impulsion a donné le jour à Grizzly-Man Resource Management.

« J'attache beaucoup de valeur au nom que j'ai donné à mon entreprise. En effet, je l'ai baptisée en m'inspirant de mon nom traditionnel, *SuxSux Welsh*, qui signifie "homme-grizzly" », explique-t-il.

Après une année d'existence, l'entreprise a non seulement réalisé des profits, mais ses gains ont surpassé les prévisions inscrites au plan d'affaires. Cette année-là, la All Nations Trust Company a décoré M. Joe du Prix aux jeunes entrepreneurs autochtones.

Comptant quatre employés issus d'une Première nation, Grizzly-Man Resource Management s'emploie à assurer le suivi et l'évaluation d'environ 100 000 mètres cubes de bois produits annuellement. En ce moment, M. Joe répartit son temps entre la direction de son entreprise et les études qu'il poursuit en vue de décrocher un diplôme professionnel en foresterie.

La solide formation scolaire qu'il a reçue alliée à l'expérience de travail diversifiée qu'il a acquise contribue certes à enrichir son entreprise. Lennard Joe a interrompu ses études secondaires dans l'intention de pratiquer l'élevage du bétail. Toutefois, il a tôt fait de prendre conscience qu'en empochant un quelconque diplôme, il échapperait à l'avenir réservé aux travailleurs de second rang. Il s'est donc inscrit au Nicola Valley Institute of Technology, dans un

programme de technologie axé sur les ressources naturelles. Après un an, il a tiré sa révérence à la scolarité et a décidé de se vouer à sa première passion : le hockey.

Il a ensuite fréquenté l'University College of the Cariboo, à Kamloops, qui lui donnait la chance d'harmoniser la pratique du hockey et les études en foresterie. Par la suite, il a ajouté deux années d'études à son actif en s'inscrivant au Selkirk College et profitait de ses vacances estivales pour travailler dans les parcs en Colombie-Britannique. Une fois son diplôme en main, il a entrepris un voyage d'une durée de un an, marquant des haltes dans le Pacifique Sud, dans le Sud des États-Unis et au Mexique. Au retour de son expédition, il a voulu se spécialiser dans le domaine de la foresterie. Intéressé par le programme qu'offrait l'University of British Columbia, il est retourné sur les bancs d'école. Il a agrémenté ses études en présidant à l'American Indian Science and Engineering Society, organisme dont il a vu doubler les effectifs depuis son entrée en fonction.

Pour aller de l'avant, Lennard Joe a toujours marché sur les pas de ses nombreux mentors. C'est d'ailleurs en s'inspirant de **Gary Merkel**, l'un des premiers forestiers professionnels autochtones, qu'il a vérifié la validité de sa propre définition de la chance : « point de rencontre entre le travail préparatoire et les circonstances favorables ».

À l'heure actuelle, M. Joe administre cinq terrains boisés appartenant aux Premières nations. Il fréquente toujours le Nicola Valley Institute of Technology, mais cette fois à titre d'enseignant ou d'aide à l'enseignement; il se spécialise dans l'aménagement forestier et la formation du personnel de petites entreprises. De plus, il gère des contrats de vente de bois pour la Peyah Forest Products, une coentreprise de Premières nations à laquelle participe la Nicola Tribal Association. Depuis



**Lennard Joe**, fondateur de Grizzly-Man Resource Management, a gravi le mont Kilimanjaro en vue de mobiliser des fonds destinés à subventionner la recherche sur l'alzheimer et à sensibiliser le public à cette maladie.

quelque temps, il exploite des ressources forestières pour une autre coentreprise appelée Nicola Pacific. Animé par le désir d'être mentor à son tour, M. Joe assure la coordination d'une activité, dirigée par Forêts Canada et par la Nicola Tribal Association, dont l'objectif consiste à initier les jeunes autochtones aux sciences forestières.

« Je suis un membre d'une Première nation qui a choisi de faire carrière en foresterie et non pas un forestier qui, par le plus grand des hasards, a des origines autochtones, dit-il. Je demande conseil à mon peuple avant de prendre une décision et j'éprouve un profond attachement pour la terre. »

M. Joe vise sans doute les plus hauts sommets. Et c'est peu dire, puisqu'en 2000, il a escaladé le mont Kilimanjaro, dans l'Himalaya. Il a relevé le défi en vue de mobiliser des fonds destinés à subventionner la recherche sur l'alzheimer et à sensibiliser le public à cette maladie, qui a eu raison de sa grand-mère. Des deux équipes de dix personnes motivées à entreprendre une telle ascension, il était le seul membre d'une Première nation et est parvenu à recueillir près de 5 000 \$.

Pour obtenir plus de renseignements au sujet de Grizzly-Man Resource Management, veuillez composer le (250) 315-0097. ✨

**Annelind Wakegijig**

## Médecin et modèle pour la communauté autochtone

par Diane Koven

**T**out en voulant assouvir la curiosité scientifique qui l'aiguillonnait depuis son tout jeune âge, **Annelind Wakegijig** a choisi de suivre les traces d'un médecin de famille particulièrement inspirant. C'est ainsi qu'elle a embrassé une carrière qui la passionne et lui procure beaucoup de satisfaction.

En plus de pratiquer la médecine sur l'île Manitoulin et dans les régions environnantes, M<sup>me</sup> Wakegijig siège à un comité de Santé Canada et est membre du conseil d'administration de la Société d'éducation médicale du Nord-Est de l'Ontario. Au nom du conseil tribal de North Shore, elle donne des ateliers portant sur divers sujets liés à la santé, allant de la ménopause aux problèmes de dépendance psychique.

Elle adore enseigner et partager ses connaissances et son enthousiasme. Modèle pour la jeunesse autochtone, elle a été élue représentante de l'Ontario en avril 2000 dans le cadre du Programme national des personnages modèles autochtones. De plus, un article publié dans la revue *Châtelaine* et un autre présenté dans le *Globe and Mail* ont permis de la faire connaître.

Fille d'un guérisseur traditionnel autochtone, elle a toujours aimé étudier les sciences, particulièrement la biologie. « La physiologie humaine me fascine », déclare-t-elle. Annelind Wakegijig est née au sein de la réserve non cédée de Wikwemikong et est particulièrement fière de ses origines. Elle a fait ses études primaires dans sa région natale, sur l'île Manitoulin. À l'âge de 13 ans,

elle a quitté le foyer familial pour fréquenter l'école secondaire à Sudbury.

« J'avais le pressentiment que j'étais destinée au domaine médical, déclare-t-elle. Au début, j'ai été tentée par la médecine vétérinaire. Puis, j'ai envisagé de devenir technicienne de laboratoire. En 11<sup>e</sup> année, j'ai fait un voyage à Toronto, où j'ai eu l'occasion d'explorer les moindres recoins d'un hôpital. Je suis tombée littéralement en arrêt devant la salle d'opération. » À partir de ce moment, tous les doutes qu'elle éprouvait au sujet de sa carrière se sont dissipés : elle voulait être médecin.

Après avoir obtenu un diplôme en sciences de l'Université Laurentienne, à Sudbury, elle a suivi les conseils d'un ami et a présenté une demande à l'école de médecine de l'University of Alberta. Cet établissement d'études supérieures offre aux Autochtones un programme de carrières dans le secteur des soins de santé. M<sup>me</sup> Wakegijig a été admise dans ce programme; dès lors, une nouvelle aventure commençait pour elle.

« J'ai d'abord regretté ma décision, avoue-t-elle, parce que je ressentais l'absence des miens. Au fil du temps, j'ai noué de solides amitiés. » Elle a entretenu de bonnes relations avec **Jack Bailey**, un médecin de famille qui pratiquait sur l'île Manitoulin. Il a été pour elle une source d'inspiration et l'a encouragée à atteindre ses objectifs de carrière. « Comme l'argent me faisait défaut, je ne pouvais me procurer tout le matériel dont j'avais besoin, raconte-t-elle. Un jour, Jack Bailey m'a fait cadeau d'un stéthoscope; je m'en sers encore aujourd'hui. Je l'ai fait décorer de perles pour me rappeler mes origines. »

En 1997, ses études de médecine à peine terminées, M<sup>me</sup> Wakegijig a décidé de se spécialiser en médecine familiale, ajoutant deux autres années de scolarité à son curriculum.

Aujourd'hui, elle n'a pas le temps de s'ennuyer. Établie sur l'île St. Joseph, à l'est de Sault Ste. Marie, elle partage sa vie avec **John**, un policier. De plus, dans le cadre de son travail, elle est appelée à voyager pour rencontrer ses patients sur l'île Manitoulin, à Thessalon et à Richards Landing. À Sault Ste. Marie,

elle s'acquitte souvent des fonctions des médecins qui sont en vacances ou qui assistent à des conférences.

« Un jour, j'aimerais travailler dans un centre qui sait harmoniser la médecine autochtone traditionnelle et la médecine conventionnelle, déclare M<sup>me</sup> Wakegijig. Il existe un centre du genre dans ma propre réserve. À l'avant de l'établissement se trouve le pavillon de ressourcement, tandis que le bureau du médecin occupe l'arrière du bâtiment. De plus, je voudrais participer à un vaste programme de santé publique ou à un programme de santé pour les femmes autochtones en vue de combler des besoins urgents. » \*

### « Une entreprise se fixe... » suite de la page 1

projet dès l'étape embryonnaire se veut, de toute évidence, une décision d'affaires astucieuse si nous voulons travailler à sa conception, déclare M. Bosgoed. Une telle démarche nous offre également la possibilité d'effectuer des travaux de construction pour certaines activités, de faire partie des partenaires et de resserrer nos liens de collaboration avec les Premières nations. »

« Au cours des huit dernières années, 400 membres de Premières nations se sont joints à notre équipe, que ce soit au moyen du recrutement ou de la sous-traitance », ajoute-t-il. Les employés de l'entreprise sont invités à participer aux salons de l'emploi et s'entretiennent avec les élèves autochtones fréquentant les écoles du centre-ville au sujet des carrières en ingénierie. En outre, M. Bosgoed a créé un fonds de bourses d'études et a participé au lancement de l'Association canadienne autochtone en science et en ingénierie. Voilà comment il contribue à atteindre son objectif personnel, soit aider les jeunes des Premières nations à envisager les sciences comme un choix de carrière stimulant.

Vous pouvez visiter le site Web de l'entreprise à l'adresse [www.bosgoedprojects.com](http://www.bosgoedprojects.com). \*

**Raymond Lawrence est un rédacteur à la pige d'ascendance ojibway et européenne.**



**Annelind Wakegijig**  
a fait des études  
de spécialisation en  
médecine familiale.

# Des outils pour aider les Premières nations à gérer leurs terres et leurs forêts

par Raymond Lawrence



Lorsqu'au terme de ses études secondaires, **Rob Drake** a trouvé un emploi comme planteur d'arbres, il n'a pas mis de temps à comprendre qu'il était loin de la carrière de ses rêves.

Cependant, il prenait plaisir à accomplir des travaux de foresterie. Voilà pour quoi il a voué les 15 dernières années de sa vie à lancer et à perfectionner son entreprise d'experts-conseils en foresterie, la Drake Forestry Services Ltd. Élément clé de la gestion des terres, les inventaires forestiers que réalise sa compagnie permettent d'effectuer certains calculs, tels que le volume total de bois d'œuvre sur les terres publiques et le taux de croissance des jeunes forêts.

Ces dernières années, l'industrie forestière a commencé à défaillir. M. Drake s'est alors tourné vers le Système d'information géographique (SIG) et a donné naissance à une entreprise établie à Kelowna, la DrakeGIS & Mapping Ltd., en vue de combler son déficit commercial. À l'heure actuelle, trois employés se consacrent à temps plein au SIG, et l'entreprise envisage d'élargir la gamme de ses services. « Nous avons reproduit un volet de la Drake Forestry Services Ltd., qui était exploité uniquement à des fins internes, et avons convenu de le commercialiser en faisant montre de beaucoup d'audace », explique M. Drake.

Aux dires de l'entrepreneur, le SIG se veut un outil fort polyvalent : il peut prêter main-forte tant à l'urbaniste municipal et à l'ingénieur urbain qu'à l'aménagiste forestier et à l'agent chargé de la planification foncière à long terme. En outre, le SIG offre aux Premières nations une variété de ressources qui facilitent, à l'échelle communautaire, l'aménagement, la gestion des services ainsi que la réalisation des inventaires et des activités d'ingénierie.

« Le SIG est utile pour gagner du temps et assurer une planification efficace », fait observer M. Drake. À cela il ajoute que le système est en mesure



d'emmagasiner une quantité impressionnante de données. « Puisque le SIG est conçu pour répondre à des besoins multiples, il doit pouvoir stocker une foule de données présentées de manière à être faciles à utiliser. À peu près toutes les personnes chargées d'administrer un secteur géographique quelconque ont recours au SIG. »

M. Drake explique que les clients doivent déterminer ce qu'ils veulent obtenir de leur SIG. Les besoins qu'ils auront définis préciseront le type de données à introduire dans le système et la façon d'organiser l'information. Lorsqu'on met sur pied un SIG, les étapes les plus coûteuses sont sans doute la cueillette et l'organisation des données.

« Le système ne se programme pas comme par enchantement. Il doit être exploité par quelqu'un qui s'y connaît, souligne-t-il. Les SIG n'ont en commun qu'ils permettent d'obtenir des réponses précises à des questions complexes se rapportant à des données géographiques. »

À mesure que l'on satisfera aux revendications territoriales et que l'on signera des traités en Colombie-Britannique, M. Drake pressent une augmentation de la demande de SIG et de services de cartographie. « La DrakeGIS & Mapping Ltd. compte parmi ses principaux clients les Premières nations désireuses de recevoir un enseignement et une formation de type traditionnel. Bon nombre d'entre elles sont à régler des revendications territoriales et ont entrepris des démarches menant à la signature de traités. Si elles suivent le même parcours que d'autres collectivités ont emprunté avant elles, elles acquerront une étendue de territoire et voudront

l'administrer elles-mêmes en améliorant leur propre capacité d'exécuter des travaux de cartographie et de foresterie. »

La DrakeGIS & Mapping Ltd. déploie maints efforts afin de pouvoir offrir aux Premières nations une formation dans le domaine de la cartographie et de leur transmettre d'autres connaissances techniques liées à l'exploitation forestière.

« En plus de travailler de concert avec les Premières nations, nous aimerions qu'elles nous considèrent comme un précieux outil de formation et d'éducation, souligne M. Drake. Ainsi, nous espérons les aider à gérer leurs forêts. De plus, nous désirons fortement effectuer des études sur les usages traditionnels pour le compte des Premières nations. »

Vous pouvez visiter le site Web de l'entreprise à l'adresse [www.drakegis.com](http://www.drakegis.com). ★

Cercles de lumière est publié par Affaires indiennes et du Nord Canada.

Production : Anishinabe Printing  
Rédactrice en chef : Wendy MacIntyre  
Réviseurs françaises : Jacinthe Bercier et Line Nadeau

Veuillez adresser toute correspondance, suggestion ou demande à *Cercles de lumière*, Direction générale des communications, bureau 1901 Affaires indiennes et du Nord Canada Les Terrasses de la Chaudière Ottawa (Ontario) K1A 0H4

N° de téléphone : (819) 953-9349

Publié avec l'autorisation du ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien

Ottawa, 2001

QS-6145-015-BB-A1

[www.ainc-inac.gc.ca](http://www.ainc-inac.gc.ca)



Imprimé sur du papier recyclé

# Une entreprise vouée à atteindre les objectifs de l'ingénierie autochtone

par Raymond Lawrence

Établie au sein de la Première nation de Peguis, au Manitoba, Ayshkum Engineering Inc. connaît, selon toute évidence, un franc succès. Cependant, l'entreprise, dont les Autochtones sont propriétaires et assurent la gestion, modifie sans cesse sa définition de la réussite, de façon qu'elle s'harmonise aux objectifs fixés par ses membres.

Ayshkum Engineering Inc. se spécialise, entre autres, dans la gestion intégrale des activités, le génie civil, l'ingénierie des structures, les travaux de conception, les services architecturaux, les études de faisabilité de même que l'aménagement des aires commerciales et résidentielles.

« Nous canalisons nos efforts en fonction de l'avenir », affirme **Toby Laviolette**, comptable gestionnaire.

Des diplômés du programme d'accès au génie de l'University of Manitoba désiraient améliorer les conditions de vie des Premières nations. De leurs discussions a jailli la lumière : en effet, Ayshkum Engineering Inc. a vu le jour. Cependant, la route qu'allait suivre l'entreprise était pavée d'obstacles. Dès le départ, Ayshkum

Engineering Inc. devait marcher sur les brisées d'entreprises qui avaient depuis longtemps éprouvé leurs compétences sur les terres des Premières nations.

« En 1997, la société a essuyé un échec, raconte M. Laviolette. En effet, le manque d'expérience des employés a fait en sorte que l'entreprise avait du mal à décrocher des contrats. Nous avons donc amorcé une période d'apprentissage au cours de laquelle Affaires indiennes et du Nord Canada nous a transmis sa façon de faire et les Premières nations nous ont révélé les démarches à entreprendre afin de répondre à leurs besoins. 1997 a été une année fort éprouvante. Mais l'année suivante, le vent a tourné en notre faveur; peu à peu, la population a admis la viabilité de l'entreprise et les bienfaits qu'elle peut apporter. »

« Nous œuvrons sans arrêt jusqu'à ce que nous ayons mis la dernière main aux travaux, et les collectivités avec lesquelles nous faisons affaire en savent quelque chose. Une telle façon de faire nous réussit bien », avoue-t-il. Pour le personnel de l'entreprise, une journée

de travail dure de 12 à 15 heures. De cette façon, les employés réussissent à respecter les délais prescrits et éprouvent de la satisfaction à faire le bonheur des clients. « Lorsque nous soumissionnons un projet, nous établissons un échéancier serré dans l'intention de décrocher le contrat. Mais nous savons que nous sommes à même de le réaliser dans les délais grâce à un travail de collaboration », indique M. Laviolette.

Selon lui, il arrive trop souvent que des entreprises s'établissent dans une collectivité sans même prendre en compte la teneur locale. Pour sa part, Ayshkum Engineering Inc. se fait un devoir de se renseigner sur les ressources de la collectivité.

« Lorsque nous présentons une soumission à des entrepreneurs, nous nous enquêrons auprès de la Première nation de l'équipement dont elle est pourvue, du nombre d'employés qualifiés dont elle dispose et du nombre d'employés qui devront suivre une formation avant d'accomplir le travail, explique M. Laviolette. Nous informons ensuite l'entrepreneur du nombre minimal de personnes à former, d'employés locaux à embaucher et de pièces d'équipement à se procurer auprès de la Première nation. Ainsi, l'entrepreneur et la Première nation y trouvent tous deux leur compte. » M. Laviolette raconte que son équipe a collaboré avec une Première nation qui est aujourd'hui propriétaire d'une entreprise contractante en construction.

« Notre champ d'activité, c'est l'ingénierie autochtone. Combien de personnes peuvent se vanter de posséder une telle spécialité? Nous mettons tout en œuvre afin que le travail soit mené à bien. C'est pourquoi, si nous avons besoin des services d'un ingénieur spécialisé dans un domaine précis, nous nous efforcerons de le dénicher. »

Vous pouvez communiquer avec Ayshkum Engineering Inc. en composant le (204) 582-0323. ★



**Stanley Vollant**

## Un médecin autochtone préside l'Association médicale du Québec

par Annabelle Dionne

Originaire de la collectivité montagnaise de Betsiamites, **Stanley Vollant** a été commis au poste de président de l'Association médicale du Québec le 21 avril dernier. Il est le premier Autochtone en Amérique du Nord à s'acquitter de telles fonctions.

Depuis 1994, M. Vollant pratique la médecine au Centre hospitalier régional de Baie-Comeau, où il est chef du service de chirurgie générale. Âgé de 36 ans, il a reçu le mandat de défendre les valeurs professionnelles des médecins du Québec. L'Association représente 6 000 des 14 000 médecins de la province, qu'il s'agisse de spécialistes, d'omnipraticiens, de médecins résidents et d'étudiants en médecine. Elle s'efforce de maintenir un haut degré d'excellence au chapitre de la pratique médicale et milite pour de nombreux dossiers importants liés à la santé.

M. Vollant tient notamment à cœur l'état de santé des membres des Premières nations. « Les Autochtones ont des problèmes spécifiques et ont droit à des solutions spécifiques », lance-t-il en ajoutant qu'il souhaite sensibiliser le gouvernement et la population à une telle réalité. Par ailleurs, M. Vollant s'inquiète du manque de personnel œuvrant dans les régions éloignées de la province. « Il faudrait penser à augmenter l'effectif dès maintenant », fait-il remarquer.

Lorsque M. Vollant parle de sa profession, ses yeux s'illuminent et laissent entrevoir l'essence de ce qui le passionne. « La médecine est une grande profession, car elle consiste à se dévouer pour les autres. La relation entre le médecin et son patient est irremplaçable. Les gens cherchent des médecins qui sont à leur écoute et qui font preuve de chaleur humaine », souligne-t-il.

Pour lui, un bon médecin doit, avant tout, se soucier de ses patients, avoir à cœur son rôle social en plus de faire montre de professionnalisme et de détermination.



Photo : Annabelle Dionne

Stanley Vollant est chef du service de chirurgie générale au Centre hospitalier régional de Baie-Comeau.

La détermination, c'est notamment apprivoiser certaines peurs. Et M. Vollant a appris qu'il devait avoir cet atout en main s'il voulait faire carrière dans le monde médical. Il se rappelle les efforts qu'il a dû déployer pour triompher de sa peur à la vue du sang et des morts; il a même admis s'être évanoui la première fois qu'il a touché un cadavre. « Comme je voulais devenir médecin, j'ai pris les moyens pour franchir cet obstacle. »

Pour M. Vollant, la vie est un chemin parsemé d'obstacles, qu'il faut constamment apprendre à surmonter. « Ce sont les obstacles qui t'aident à grandir », tient-il à préciser. C'est notamment en adoptant une telle philosophie qu'il a pu orienter sa carrière vers le domaine chirurgical.

M. Vollant tire son inspiration, entre autres, de la vie de ses grands-parents. « Ils se déplaçaient en canot sur la rivière Betsiamites durant plus de un mois et demi, transportant avec eux bagages et enfants. Ils se rendaient ainsi sur leur territoire de chasse et de pêche. Des obstacles, ils en rencontraient : ils devaient pratiquer le portage, franchir des chutes et lutter pour leur survie. S'ils n'avaient pas traversé toutes ces épreuves, je ne serais pas là aujourd'hui. »

Le succès sans pareil que connaît M. Vollant dans le domaine médical et sa nomination innovante au poste de président de l'Association médicale du Québec sont attribuables à son acharnement au travail et à sa capacité de saisir les occasions qui se présentent. De toute évidence, M. Vollant a appris à se servir des obstacles comme tremplin. ✨

# Le Jardin patrimonial autochtone : là où les plantes médicinales sont en vedette

par Raymond Lawrence

Guidée par son désir d'instaurer l'autonomie gouvernementale et de créer des emplois intéressants pour ses membres, la Première nation d'Eel River Bar a soigneusement étudié ce qu'elle avait à offrir en vue de cerner les meilleurs marchés potentiels. Puis, elle s'est attelée à la tâche.

Établie dans le Nord du Nouveau-Brunswick, la Première nation a commencé, au milieu des années 90, à négocier l'achat de quelque 45 hectares de terres adjacentes à la réserve. Puis, elle est entrée en communication avec la Smithsonian Institution, à Washington, un institut qui exploite un petit jardin de plantes médicinales autochtones. Ces deux démarches ont certes joué un rôle critique dans l'ouverture imminente d'un jardin patrimonial autochtone, un projet de 9,3 millions de dollars que la Première nation concrétisera dès l'an prochain.

« Les plantes que nous présentons ont été prélevées des terres des environs et ont servi à divers usages médicinaux, explique Gilles Soucy, coordonnateur du projet. Lorsque nous y aurons mis la dernière main, ce projet prendra sans doute une envergure internationale. » Aux dires de M. Soucy, la curiosité que le public éprouve pour la médecine naturelle ne cesse de s'accroître, ce qui laisse deviner que le marché sera facile à conquérir et que le projet se pointe en temps opportun.

Le jardin fait étalage de quelque 270 variétés de plantes médicinales. En outre, les visiteurs pourront admirer des bouquets de plantes non médicinales qui évoquent diverses familles de la Première nation d'Eel River Bar. À ce jour, le jardin présente huit de ces bouquets réunissant quelque 700 plantes non médicinales.

Après une visite du bâtiment principal du jardin, qui abritera un auditorium, une boutique de souvenirs et des expositions, les visiteurs pourront s'esquiver

pour une balade sur des trottoirs de bois et dans les divers sentiers s'étalant sur environ trois kilomètres. Selon la Première nation, le jardin captivera l'intérêt de deux groupes différents : les touristes et les chercheurs scientifiques. Un centre spécial sera aménagé sur place en vue d'accueillir les scientifiques, qui pourront effectuer de la recherche sous la direction de sages mi'kmaq.

À l'ouverture du jardin, au moins 35 employés s'affaireront durant les heures d'activité. De plus, en prévision du jour J, près de la moitié des employés ont suivi une formation intensive au cours des quatre dernières années.

À quelques minutes du jardin, de nombreuses attractions locales attendent les visiteurs, notamment un banc de sable et une plage s'étalant sur 2,5 kilomètres, des terrains de camping de même qu'un musée. De plus, Eel River Bar envisage d'ouvrir le relais routier Osprey, qui donnerait sur l'Autoroute 11. Un restaurant, un poste d'essence multi-services et des installations seront aménagés à l'usage des voyageurs. De plus, on s'attend à ce que le relais routier procure de l'emploi à quelque 300 personnes à temps plein et à temps partiel.

Segment de la Transcanadienne, l'Autoroute 11 achemine quelque 400 000 voyageurs dans la région. La Première nation a bon espoir que le relais routier l'aidera à conquérir un autre marché : les 800 000 touristes que Gaspé attire chaque année. En effet, Eel River Bar jouit d'un emplacement stratégique, puisqu'il ne faut parcourir qu'un peu plus d'une heure sur la route principale avant d'arriver à la péninsule.



Photo reproduite avec l'autorisation de la Première nation d'Eel River Bar

En plus des plantes médicinales, les visiteurs du Jardin patrimonial autochtone pourront admirer des bouquets de plantes non médicinales qui évoquent diverses familles de la Première nation d'Eel River Bar.

Enfin, la Première nation caresse un autre projet : la mise en valeur de l'île Heron. Habitat d'environ 200 espèces d'oiseaux migrateurs, l'île recèle également une faune et une flore généreuses. La collectivité a prévu aménager une soixantaine de terrains de camping et investir dans l'aménagement de sentiers et de belvédères. Le transport jusqu'à l'île sera une escapade fort agréable pour les visiteurs, la Première nation ayant fait l'acquisition d'un bateau à haute performance semblable à ceux qui servent à l'observation des baleines sur le fleuve Saint-Laurent. Ainsi, les membres de la Première nation et les visiteurs pourront emprunter la navette, qui les mènera de Bonaventure ou de Carleton jusqu'à Gaspé, au Québec. Le bateau ajoutera également une destination à son itinéraire : ayant Campbellton comme point d'embarquement, il permettra aux voyageurs de vivre l'expérience acadienne en faisant escale à Caraquet, un village dans l'Est du Nouveau-Brunswick.

Pour obtenir plus de renseignements, veuillez composer le (506) 684-6277. ★



# Portrait

## Faire connaître les merveilles de la science

Lee Wilson, B. Sc., Ph. D.

Métis

Scientifique au Conseil national de recherches du Canada

par Fred Favel

« Nos ancêtres étaient à juste titre de véritables scientifiques; ils en faisaient la preuve par les activités qu'ils savaient accomplir, leur capacité à s'adapter à leur environnement et leurs habiletés à fabriquer outils et abris. Le savoir-faire du chasseur [...], son sens de l'observation, sa patience, voilà des qualités que doit aussi afficher un bon scientifique [...].

Nos ancêtres possédaient toutes ces compétences, à la différence qu'ils les utilisaient à d'autres fins. Ils étaient donc des scientifiques ou des ingénieurs et savaient accomplir des merveilles avec les outils dont ils disposaient. »

C'est à peu près dans ces mots que M. Lee Wilson s'adresse aux jeunes autochtones en vue de les initier au monde scientifique, de leur faire découvrir « l'émerveillement, l'enthousiasme et les possibilités qui émanent des sciences ». Il cherche ainsi à encourager et à motiver les jeunes à s'inscrire dans un programme en sciences. Titulaire d'un doctorat en chimie et lauréat d'une bourse de recherche remise par le prestigieux Conseil national de recherches du Canada, M. Wilson s'est également vu décorer de nombreux prix et d'autres hommages. Porte-parole dynamique et passionné, il sait être convaincant quand il s'agit de dire aux jeunes autochtones que la réussite dans les domaines scientifiques tels que la chimie, la physique et la biologie est à leur portée.

M. Wilson est originaire de Lake Francis, une petite collectivité vivant à 65 kilomètres au nord-ouest de Winnipeg, à la pointe sud du lac Manitoba. Il est issu d'une des rares familles métisses de la région et est d'ascendance crie, ojibway, française et anglaise. Ayant grandi dans une collectivité majoritairement non autochtone, Lee Wilson s'est immunisé contre les habituels préjugés. Attestant de sa modeste caractéristique, il balaye cette expérience du revers de la main, guidé par sa philosophie de vie qui lui dicte d'accomplir son devoir sans se préoccuper des critiques.

À l'âge de cinq ans, il a vécu la séparation de ses parents. Lee Wilson et son jeune frère habitaient chez leur mère, où ils vivaient très modestement : ils puisaient l'eau dehors à la pompe, se chauffaient au bois et s'en tenaient aux toilettes extérieures. Le travail que leur mère exerçait dans une usine d'emballage exigeait qu'elle voyage aller et retour à Winnipeg.

Durant son enfance, Lee Wilson s'est laissé endoctriner par sa grand-mère. Comme il avait été privé d'un modèle paternel, son aïeule a entrepris de l'initier aux techniques de chasse. « Je ne côtoyais personne apte à me transmettre des enseignements. Par ailleurs, ma grand-mère était très futée et plutôt fine tireuse. Elle m'a d'abord montré à piéger le lièvre, en m'avisant qu'elle ne m'enseignerait à manier le fusil qu'une fois que je serais passé maître dans l'art de poser des collets. En fait, son enseignement m'apprenait à exercer ma patience et mon sens du discernement. »

Durant ses études secondaires, Lee Wilson s'est vu attribuer des trophées, couronnant sa performance lors des courses de 3 000 et de 5 000 mètres. Il affirme que courir à travers la campagne lui procure un sentiment de liberté qu'il a peine à ressentir en d'autres moments. Il était aussi le joueur-pivot au sein d'une équipe de basket-ball. En marge de ses activités sportives, il travaillait à temps partiel en vue de planifier son avenir et présentait un relevé de notes exemplaire, arrivant à maintenir sa moyenne scolaire au-delà de 80 %. « Nous ne vivions pas dans la pauvreté. Toutefois, j'étais résolu à tout mettre en œuvre afin de connaître le succès. À mes yeux, nul doute que l'université représentait le premier pas à franchir », se rappelle-t-il.



Photos : Laurel Lemchuk-Favel

En 12<sup>e</sup> année, M. Wilson envisageait une carrière de chimiste, désireux de marcher sur les traces de son professeur de chimie. Il s'est alors inscrit au baccalauréat en sciences à l'University of Manitoba. D'une durée de quatre ans, ce programme a mis en plein jour son amour pour la recherche. Sous les conseils de Alaa Abd-Le-Aziz, son superviseur au niveau du baccalauréat, il s'est aventuré dans des études de deuxième cycle, sans toutefois s'y éterniser. En effet, l'année suivante, étant donné ses indubitables aptitudes en recherche et sa remarquable performance à l'examen de classification, il a brûlé les étapes, ayant été autorisé à s'inscrire sans plus tarder au doctorat.

M. Wilson a également collectionné les distinctions au cours de ses études de troisième cycle : la Taube Medal de l'University of Saskatchewan pour l'excellence de ses travaux de recherche; le Graduate Thesis Award, récompense que la même université décerne à la meilleure thèse; puis, une fois passé son doctorat, en 1999, la Médaille d'or du Gouverneur général en chimie, qui est remise au sein de chacune des provinces. « Après avoir passé toutes ces années sur les bancs d'école, j'ai éprouvé un sentiment étrange lorsque, soudainement, mon nom s'est vu coiffé du titre de Ph. D. J'ai eu du mal à accepter un tel changement. »

Plus d'un perçoit les chercheurs comme des personnes profondément absorbées par leur petit univers, travaillant dans l'anonymat et dans l'isolement, terrées au fond d'un laboratoire. Bien que M. Wilson ait sans doute un avenir prometteur en tant que scientifique et qu'il ait de nombreuses réalisations à son actif, son univers franchit, de toute évidence, les murs du laboratoire. En effet, il est captivé par son rôle d'enseignant et d'inspirateur. De concert avec l'University of Saskatchewan, il a organisé, en 1996, un camp d'été en sciences à l'intention des Autochtones dans le cadre duquel il a eu l'occasion d'œuvrer auprès des jeunes. « Le camp d'été vise à nourrir l'intérêt pour les sciences et à prouver que cette discipline, qui semble complexe au premier abord, se compare à n'importe quelle autre si elle est explorée sous sa forme la plus fondamentale. »

M. Wilson estime qu'il a la touche avec les jeunes; il attribue notamment son habileté à communiquer avec eux à sa propre expérience de jeunesse et à sa facilité à comprendre leur vécu. Les allocutions qu'il prononce lors de conférences nationales ont pour dessein d'initier les jeunes au monde des sciences. En 1999, sur l'invitation du ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien, il a participé à une conférence intitulée *Un choix pour l'avenir : perspectives en sciences et en technologie pour les Autochtones*, tenue à Winnipeg. Par ailleurs, dans le cadre de la deuxième conférence nationale à l'intention des jeunes métis, il s'est entretenu sur les modèles à suivre au sein de la patrie.

De nature plutôt humble, il se rend au travail à vélo et porte des vêtements décontractés au laboratoire, son titre n'ayant altéré en rien sa conception de la vie. « Je comprends la signification et la valeur inhérentes à ces abréviations. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit simplement d'un titre et de rien d'autre. Une telle désignation ne vous transforme pas en tant qu'être humain. L'échelle de la réussite est à perte de vue. Vous pouvez gravir autant d'échelons que vous le souhaitez, vous n'en atteindrez probablement jamais le sommet. Il existe toujours une personne qui vous surpasse. Et si vous occupez la tête du peloton, il y a certes quelqu'un qui s'appête à vous damer le pion! »

*Fred Favel est un rédacteur et un consultant en communication d'ascendance autochtone.*